

1940-1944

– François MAURIAC, de l'Académie française, « Mes premières années à Paris »,

Le Figaro, 115e année, n° 76, samedi 16 mars 1940, p. 3, col. 1-4
[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 40].

– César SANTELLI, « Rimbaud, par Jacques Rivière (Emile-Paul). Poésies par Arthur Rimbaud (Mercure de France) »,

L'École et la vie, 24e année, n° 3, 12 octobre 1940, p. 23-24 ;
[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 56 ; extrait :

« Par conséquent, l'œuvre de Rimbaud est tout autre chose qu'un fruit du cerveau. Jacques Rivière prétend, en croyant qu'il est, que Rimbaud, ce faisant, nous rend un grand service, c'est de nous désorienter, c'est de nous empêcher de nous trouver à l'aise et contents sur cette terre. C'est de tout déranger autour de nous pour faire naître en nous l'inquiétude salvatrice ; et, sans aller jusqu'à faire de Rimbaud un chrétien, Jacques Rivière n'hésite pas à le considérer comme un merveilleux introducteur au christianisme. »]

– Raoul PLUS, s. j., « Le point de vue du bonheur »,

La Croix, n° 17782, mercredi 15 janvier 1941, p. 1, col. 2 ;
[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 56 ; extrait :

« Jacques Rivière, ex-directeur de la Nouvelle Revue française, a perdu la foi, ou du moins la pratique, à Normale Supérieure. Koenigsberg lui a rendu ce que Paris lui avait enlevé. Il retrouve Dieu et le chemin du cœur de Dieu. Le camp lui a réappris le Ciel. Et comme il arrive souvent aux convertis, le regard de son âme est devenu exceptionnellement pénétrant. Plus d'une de ses pensées rejoint les Pensées de Pascal. Il a dépassé les surfaces ; il cherche à découvrir le fond. De sa plume nerveuse, maniée comme une sonde, il y atteint comme sans effort, et tous, nous pouvons bénéficier de ses trouvailles. »]

– Louis LAVELLE, « De la sincérité avec soi-même », **Le Temps**, 81e année, n° 29015, jeudi 27 février 1941, p. 3, col. 1-7

[rubrique « La Philosophie » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 57].

– François DUCAUD-BOURGET,
L'Œuvre du Pas-de-Calais, 5 mai 1941

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 56 ; le titre du périodique a été dilué par un accident aquatique ; texte complet :

« *L'introduction de Jacques Rivière est une excellente étude sur l'œuvre trop courte de son beau-frère. Le recueil des premiers essais de l'exquis génie, à qui nous devons l'immortel Grand Meaulnes, nous offre toujours la fraîcheur d'un beau matin, brusquement fini par un cataclysme. Ce livre nous laisse plein de tristesse et de regrets devant "ce qui aurait pu être". Mais enfin nous avons un chef-d'œuvre. Peut-être n'y en aurait-il pas eu d'autre ? Dieu met en son repos ceux de qui la tâche est faite. "Miracles" est un recueil de choses délicieuses. Les étudiants et les artistes y auront joie et profit.* »]

– LE PÈRE, « **Bonheur ?** »,
Le Foyer, 8 juin 1941

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 57 ; extraits de *À la trace de Dieu*, texte complet :

« *C'est tiré d'un petit livre de Jacques Rivière : A la trace de Dieu. Il fut prisonnier à l'autre guerre et retrouva la foi au camp de Königsberg. Il médite sur la Providence : le grand thème quand on est malheureux.*

“Qu'il est bon de découvrir la conduite de Dieu, sa main, en chaque chose, en chaque instant de ce qui nous arrive ! Comme il est capable !... Et on ne le voit qu'après...”

On ne s'explique bien des choses – et le bonheur lui-même – que lorsqu'on a quitté le point de vue du bonheur.” *Comprenons du bonheur humain, du bonheur temporel.*

“Ce qui empêche de voir la Providence, c'est toujours le grand principe d'aveuglement : le point de vue du bonheur (humain). Si l'on voulait regarder la destinée de chacun en y cherchant une autre finalité que celle vers le bonheur, aussitôt la main de Dieu y apparaîtrait éclatante.” *Et il ajoute non sans verdeur :* “Pourquoi supposer que la Providence cherche bêtement le bonheur de chacun ?” “Quel soulagement, quelle simplification pour eux, si les hommes s'apercevaient seulement qu'il n'est pas mauvais de souffrir !” “Il faut être chrétien déjà pour comprendre comment Dieu veut se faire aimer en nous faisant souffrir ; car son amour paraît d'une façon peut-être encore plus sensible quand il nous travaille.” »]

– Marc BARBEZAT, « **Nouvelle Revue française** »,
Confluences, nouvelle série, n° 4, août 1941, p. 246-248 ;
[texte absent aux archives Rivière :

« *Comme disait la dernière fois Barbezat, la direction nouvelle avait un magnifique rôle à jouer : revenir à une tenue strictement littéraire (ce qui ne signifie pas détachement, mais ceci est un autre problème), éliminer cet "esprit" néfaste, qui du reste ne s'était incrusté que de fraîche date (Jacques Rivière ne l'aurait pas*

souffert), surtout retrouver une authentique spiritualité. Elle a préféré suivre la pente. »]

– Marc BARBEZAT, « Nouvelle Revue française (5, rue Sébastien-Bottin, Paris) »,

Confluences, nouvelle série, n° 3, septembre 1941, p. 413-414

[rubrique : « Les Revues » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 58. Texte complet :

« Ils sont nombreux ceux qui croient que 1940 n'a apporté aucun changement. Tel professeur de droit autrefois célèbre, par exemple, et persuadé que dans six mois tout reviendra dans l'ordre ancien et que nous reverrons une démocratie semblable à celle que nous venons de quitter. Nous dirons qu'un tel homme, qui a la prétention – des prétentions, et nombreuses ! – d'être intelligent, manque pour le moins d'imagination. L'aveuglement n'est plus là où on nous l'enseignait autrefois. Mais si l'on tient décidément à ce retour en arrière, dans le cas de la N.R.F., on ne voit pas quel intérêt il y aurait à revenir à la revue de ces dernières années.

Il ne faut pas oublier que la première série a commencé en 1908 sous l'impulsion d'André Gide, de Schlumberger et de Jacques Copeau : des années se sont écoulées depuis ce moment ! Quant à la seconde N.R.F., après un épanouissement extraordinaire, en profondeur, elle a pris fin avec la mort de son directeur Jacques Rivière, en 1925. Par la suite il était visible que la troisième N.R.F. vivait sur ses positions acquises. Evidemment elle gardait une certaine tenue. D'abord elle récoltait ce que Jacques Rivière avait semé ; de plus, des personnalités comme celles d'André Gide ou d'autres patronnaient de loin cette revue et lui donnaient par leur collaboration un éclat manifeste ; enfin elle monopolisait tous les écrivains de valeur de l'époque. Mais on n'arrivait pas à conserver tant de richesses accumulées ; mises ensemble elles prenaient vite une odeur de sacristie. Cela sentait la maison, cela faisait N.R.F. Il n'y avait plus cette divination dans le choix ; c'était la conséquence d'une simple loi de physique : l'attraction des petits corpuscules absorbés par le gros. Le trust N.R.F. monopolisait les écrivains. Nous qui lisions seulement cette revue à l'époque, sentions l'injustice de ce monopole, et nous pensions qu'il aurait mieux valu que tant de textes de valeur eussent été portés aux Cahiers G.L.M. ou à "Messages" (inauguré en 1939). Mais, après tout, n'y a-t-il pas là une loi humaine fondamentale et intouchable, à savoir que la possession abîme et détruit la pureté sacrée des débuts ?

Nous nous excusons d'achever de coups d'épingles ce beau ballon aujourd'hui dégonflé.

De la N.R.F. actuelle tous les écrivains se sont retirés. On ne pouvait pas mieux réussir un sabotage de la revue. Ceux-ci partis, il ne restait dans la maison que des hommes secondaires, car le préjugé des noms connus correspond à une réalité profonde. Ajoutez à cela un choix malheureux dans les collaborateurs de seconde zone, et voilà la N.R.F. définitivement aplatie, cible de tout repos pour ceux qu'exaspère sa position nouvelle.

Ne peut-on déplorer ces abstentions ? Même si l'on était hostile à ses idées, ne valait-il pas mieux continuer à parler suivant les lois profondes de son esprit ? L'élite a besoin d'être soutenue. Elle réclame des chefs, et aux personnalités incombent justement le devoir de parler en chefs. Leur témoignage était nécessaire,

et puisque l'année ne leur offrait pas mieux, il fallait témoigner dans cette revue, fût-elle hostile. S'ils avaient paru dans la N.R.F., on ne les aurait pas confondus avec les médiocres : ils les auraient enfoncés ! Ils ont préféré s'abstenir, mais vont-ils s'abstenir longtemps de témoigner ? Vont-ils rester ainsi comme de superbes oiseaux de proie traqués et inquiets dans les cages de leur prison ? Les absents ont toujours tort : qu'ils ne l'oublient pas¹ ! »]

– M. CARROUGES, « Les Maisons d'édition / Esquisse du rôle des éditeurs et des revues »,

Rencontres, s.d., p. 99-106

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 58, extrait de la p. 104 :

« En un mot, comme l'écrivit Jacques Rivière dans une admirable conférence sur les fondateurs de La N.R.F. :

“En toute œuvre, ils ne voulaient voir que sa force, que son poids, que sa réalité esthétique ; ils croyaient que l'écrivain peut avoir toutes les opinions, toutes les croyances qu'il lui plaît, mais qu'une seule chose compte, pour ceux qui ont à l'apprécier, c'est le degré de sa puissance créatrice, la plus ou moins grande réserve d'énergie potentielle accumulée dans son esprit ; ils prétendaient ne la juger qu'à l'intensité de l'explosion qu'il produisait en s'exprimant, ou plus exactement qu'au résidu laissé par cette explosion.”

C'est bien là en effet l'essence de l'esprit de la N.R.F. »]

– L'HOMME QUI LIT,

Gazette de Biarritz, 30 janvier 1942

[rubrique « La Vie des Lettres » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 58 ; année 1941 non conservée à la BNF, voir cependant en 1942, extrait :

« Bel et émouvant article de souvenirs sur Alain-Fournier et Jacques Rivière signé André Lhote dans le dernier numéro de Comœdia. [...] André Lhote a raison, cette Correspondance entre Alain-Fournier et Jacques Rivière est un document capital sur la jeunesse intellectuelle à la veille de 1914. »]

– Gaston PICARD, « Arthur Rimbaud, poète maudit, poète sauvé »,

Voix françaises, 2^e année, n° 54, vendredi 30 janvier 1942, p. 6, col. 4 et 5 et p. 7, col. 1 et 2

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 59, extrait :

¹ Maintenant nous voudrions nous demander s'il n'y aurait pas dans l'attitude de la N.R.F. actuelle une certaine vérité... (coupé par nous-mêmes après une conversation avec Aragon – ou plutôt après un monologue d'Aragon –)

« *Quand Claudel qualifie Rimbaud de “mystique à l’état sauvage”, Claudel n’a pas tort. Quand Jacques Rivière voit dans l’auteur d’Une saison en enfer, une âme captive d’un enfer tout terrestre : “l’enfer de Rimbaud n’est pas ailleurs qu’ici-bas”, Jacques Rivière a raison. »*]

– Maurice BETZ, « Jacques Rivière et la sincérité »,

Paris-Midi, 34^e année, n° 5584, jeudi 27 janvier 1944, p. 2, col. 6-8

[« Les livres » ; texte complet :

« De la sincérité avec soi-même, *beau titre qui, peut-être, résume l’âme avide, fervente, la figure délicate, inquiète – et déjà un peu oubliée – de Jacques Rivière.*

Un recueil de portraits, un récit, quelques essais de psychologie et de critique plus philosophique que littéraire, une correspondance émouvante avec son ami Alain-Fournier, était-ce trop peu pour garantir contre l’oubli de cet écrivain scrupuleux et nuancé ?

Pour rajeunir et parfaire l’image de l’auteur d’Aimée, Mme Isabelle Rivière vient d’adjoindre à ces ouvrages deux essais que Jacques Copeau accueillit avant l’autre guerre dans la Nouvelle Revue française, et d’attachants extraits des carnets de captivité de Jacques Rivière qui, fait prisonnier dès le 24 août 1914, était sans doute mieux qu’aucun autre préparé à analyser avec une lucidité entière cet état de dépouillement extrême et d’arrachement à la vie normale qu’est la conscience du captif.

Brusquement tiré de la rafale guerrière, Jacques Rivière put méditer sur la vie et sur lui-même dans des conditions à la fois idéales et un peu artificielles dont l’humiliation prête je ne sais quoi d’oppressant à ces pages où le scrupule et la méfiance de soi se répercutent à l’infini.

L’effort de sincérité pour Jacques Rivière, c’est une école de vertu qui va bien au delà du souci d’expression littéraire. “Cette année 1914, de quel poids merveilleux elle pèsera éternellement sur moi !... Comme elle m’aura ramené, rattaché, rabaissé, obligé à pousser par en-bas !” et résumant cette expérience sous une forme plus générale : “Un homme n’est rien, écrit-il, s’il ne commence par se tenir pour rien.”

L’âme ainsi nettoyée, “décapée”, selon l’expression de Mme Isabelle Rivière, Jacques Rivière se dégage des broussailles esthétiques jusqu’à formuler cette forte critique de la condition d’écrivain : “Je crois apercevoir par où le métier de littéraire a quelque chose de vil. Le littéraire ressemble à sa façon à l’homme d’argent. Tout ce qui lui arrive il le considère sous l’angle de l’utilité. Il cherche tout de suite, et malgré lui ce qu’il peut en tirer”

Ce besoin de faire recette avec ce qui arrive, est-ce vraiment là où se reconnaît la vocation d’écrivain ? Pourtant, Jacques Rivière ne peut résister à cette recherche. Malgré lui, avoue-t-il, “je ne connais pas de plus grand bonheur que celui d’avoir fixé quelque chose.” Sa sincérité cependant se méfie de la sincérité même, et il le marque assez à propos de Stendhal, si préoccupé de ne rien omettre de ce que les événements lui font ressentir que, n’en retenant que le psychologique, il omet trop souvent de participer aux événements eux-mêmes. “Pauvre grande âme maladroite ! Elle est exclue de partout. Elle était trop attentive.”

N’est-ce pas aussi cet excès d’attention qu’on sera tenté de reprocher à Jacques Rivière, après l’avoir accompagné quelque temps dans son “audacieuse patience à s’épuiser sans cesse complètement” ? Être avide et tourmenté, âme souffrante et insatisfaite, à qui sa lutte contre le médiocre, sa soif de vérité confèrent

pourtant une noblesse authentique, tout en lui maintenant une admirable fraîcheur devant les êtres et les choses. »

– **Echo de France**, 28 janvier 1944

[« Courrier des Lettres »].

– Jean-Pierre MAXENCE, « Jacques Rivière : De la sincérité avec soi-même »,

Aujourd'hui [dir. Georges Suarez], n° 1083, 29-30 janvier 1944, p. 2, col. 7-8

[« La critique des livres » :

« Bien des générations d'adolescents s'enchanteront à la lecture de la correspondance d'Alain-Fournier et de Jacques Rivière. Mais si l'unique œuvre achevée du premier – “Le Grand Meaulnes” connut une immense célébrité, les ouvrages du second sont infiniment moins connus. Et c'est souvent une injustice. Certes un roman comme “Aimée” semble trop chargé d'influence pour beaucoup toucher. Mais les essais où Jacques Rivière témoigne de son admirable scrupule critique, de son incomparable attention, méritent de survivre. Avec “A la trace de Dieu”, les textes que Mme Isabelle Rivière vient de réunir sous le titre du premier d'entre eux – “De la sincérité avec soi-même” – constituent une de ces œuvres qui caractérisent un écrivain de grande classe. Il y a là une finesse, une connaissance, une amitié tout à fait hors pair. Les brèves notations notamment contenues dans les pages extraites des “Carnets de captivité” de Rivière, nous mettent en présence d'un drame humain, profond et significatif. C'est une âme toute “infestée de livres”, toute entravée de scrupules et d'influences que nous voyons lentement monter vers la lumière de la foi. Nul témoignage n'est plus poignant parce que nul n'est plus dépouillé. Ces lignes simples et nues atteignent à la plus authentique grandeur. »]

– Luc Estang, « Jacques Rivière : De la sincérité avec soi-même »,

La Croix, n° 18724, samedi 12-dimanche 13 février 1944, p. 2, col. 5-6.

– Christian BRISAC, « Jacques Rivière et l'Allemand d'après nature »,

Les Lettres françaises, 4e année, n° 27, samedi 28 octobre 1944, p. 5.